

Mont de Bière devant

La présence de la commune de Bière en cet endroit du Mont-Tendre, côté Vallée, côté plaine, est si ancienne, qu'il faut aller chercher dans les plus vieux documents que l'on connaisse pour en trouver la trace.

Ce qui est étonnant, c'est qu'elle occupait les lieux bien avant que les Combiens ne s'y intéressent. Et pourtant ces derniers, avec leurs fameux droits de bochéage, imposés à partir de documents là aussi anciens mais dont ils faisaient plus ou moins une libre interprétation, réussirent à priver cette vieille commune de l'exploitation des forêts situées du côté Vallée certes, mais néanmoins sur sa propre propriété!

Il n'est pas difficile de comprendre que tout cela amena des contestations sans nombre, et surtout onéreuses, autant pour les uns que pour les autres.

Remontant des alpages du Pré de St-Livres et de la Foirausaz par le chemin en lacet du Bois de la Sauge, arrivé au sommet de cette longue grimpe, à 1480 m. environ, il nous vint de prendre en direction du nord-est un chemin assez peu utilisé, recouvert en partie de grandes herbes, pour arriver assez tôt, moins de cinq cents mètres, au chalet du Mont de Bière Devant situé à 1520 m.

Ce fut une découverte très émouvante. Devant étaient assis deux promeneurs venant parfois se ressourcer en ce site unique, avec à proximité immédiate un belvédère où vous pouvez vous installer sur un banc. Alors se déroulerait devant vous, par temps clair, un paysage fantastique. Une partie du Pied du Jura se dévoile. Au-delà c'est le Léman, et en arrière-fonds, ce sont les Alpes de Savoie, avec bien entendu le majestueux Mont-Blanc.

Rien de ça aujourd'hui où une brume de chaleur ne permet qu'une vision limitée de ce paysage grandiose.

Retour au chalet pour découvrir qu'il n'est plus utilisé. Ainsi le pâturage se boise lentement mais sûrement et les grandes herbes ont pris pied à proximité du chalet, si élevées même sur l'arrière, qu'il n'est plus question de faire un simple tour de bâtisse. Vous en avez jusque sous les bras.

Les raisons de l'abandon de ce pâturage nous échappent. Il semblerait que les pâtures soient bonnes, avec suffisamment de terre, et une limitation de l'emprise de la forêt faite en temps voulu aurait permis de faire perdurer une exploitation alpestre.

Le chalet lui-même est vieux, avec un toit de tôle ondulée rouillée au maximum. Mais comme nous avons toujours considéré cet état comme le plus poétique, le mieux adapté au paysage, nous ne nous en plaignons pas.

Surprise, la porte peut être ouverte et ainsi le chalet accueille le touriste de passage en espérant toujours qu'il soit respectueux des lieux dont on lui offre la protection.

Surprise encore plus mémorable, la grande cheminée est toujours en place, en bois, magnifique, témoin de cette antique époque d'économie alpestre où l'on fabriquait dans à peu près tous les chalets de la région. On peut donc imaginer

sans peine l'équipe des bergers à l'œuvre pour vous produire bon an mal an, quelque 120 pièces de fromage que l'on viendra chercher à l'automne avec un char approprié. Et par où passe-t-on pour rejoindre sans aucun doute la route antique et très célèbre du Marchairuz ? Probablement par le chemin que nous emprunterons tantôt pour rejoindre le col.

Quel beau chalet. Quel merveilleux chalet. La poutraison est là aussi superbe. Et l'on s'y sent bien. Et l'on y reviendra, sans aucun doute, ayant trouvé là l'une de ces bâtisses que l'on n'a pas trafiquée et qui raconte la grande histoire de nos alpages.

Il est évident que nos deux promeneurs, un couple sympathique assis pour le dîner contre la façade, ne comprennent rien à notre enthousiasme, qui regrettent plutôt que le toit soit si rouillé ! Mais allez faire comprendre à qui que ce soit que l'on peut se passionner pour ce qui est vétuste, mais en contrepartie qui a une âme. Telle la possède ce magnifique chalet dont la commune de Bière devrait faire un musée, sans aucun doute. Tout simple, mais respectueux et évocateur de ces temps où d'aucuns de leurs concitoyens passaient ici leur belle saison à se lever au cœur de la nuit pour aller d'abord rapercher le bétail sur le plus loin du pâturage, à la lanterne afin de ne pas tomber dans quelque laisine, voire une baume, puis ensuite pour traire, et bientôt pour le maître, de procéder à la fabrication du fromage. On voyait alors la cheminée fumer. Cela prouvait de manière évidente que tout fonctionnait bien en cette bâtisse si isolée, et qu'il y avait ici présence humaine.

Un chalet vraiment formidable. Ou l'on passerait la journée. A regarder chacune des poutres, chacune des chevilles, chacun des anciens tavillons que l'on découvre sous les tôles – pas tout à fait tout de même ! - et à évoquer cette vie ancienne, difficile et sans grande poésie dans la réalité, mais toujours revécue avec plaisir et émotion.

Oui, il faudra vraiment revenir. Et les amoureux de notre Jura et de son histoire ancienne, devront se précipiter en ces lieux, non seulement pour découvrir le panorama exceptionnel que l'on découvre sur le belvédère de proximité, mais aussi pour retrouver le vieux chalet qui en a beaucoup à leur dire et à leur apprendre. Autant qu'à nous qui ne le quittons pas sans regret.

Ce fut-là, sans aucun doute, une heure lumineuse.



Cette barre rocheuse nous a signifié que nous n'étions pas loin du sommet. La pénitence d'une grimée au grand soleil sur un long chemin allait donc prendre fin.



Mais quelle bonne surprise, un chalet au toit rouillé, donc un bon vieux chalet. Joli toit à pans tronqués. Grande cheminée. Un rêve !



Nous sommes donc au Mont de Bière devant – ici Mont au singulier alors que sur la carte il est au pluriel - , altitude 1520 m.



Magnifique encadrement de pierre de taille pour une porte d'écurie voûtée.



Une porte voûtée qui retrouve son pendant à l'arrière du chalet.



Pignon nord-est. Mais où sont donc passée les chéneaux qui permettraient de récolter l'eau du vaste toit afin de remplir quelque citerne de proximité ?



Mais rentrons donc dans l'antique cuisine dont le sol est toujours pavé à l'ancienne. Le foyer, à droite, est de construction récente.



Magnifique cheminée de bois. La pièce métallique devait probablement permettre la fixation dans le haut de la potence, soit la pièce de bois – ou de métal en des périodes plus modernes – à laquelle on suspendait la chaudière qui était tour à tour sur le foyer ou à son écart.



Il est évident que la cuisine, en partie réaménagée, n'a plus son charme d'antan. Mais tout pourrait être réinstallé en un rien de temps. Et ramenez-nous donc cette ancienne chaudière.



Cheminée visible jusqu'au toit, puisque la cuisine n'avait pas de plafond.



Les encadrements des portes menant, à gauche à la chambre à lait, à droite, à la cave à fromage, sont faits de pierre de taille très soignées. La commune de Bière, lors de la construction, ou plutôt de la reconstruction de ce chalet, peut-être dans la première moitié du XIXe siècle, avait voulu quelque chose de sorte, d'où la qualité de ces matériaux.



Les encadrements des portes conduisant à l'écurie sont par contre de beaucoup plus rustiques.



Une charpente magnifique. Dommage seulement que les sols de l'écurie aient été bétonnés. Les planches avaient un charme de beaucoup supérieur.



Du belvédère de proximité, la vue aujourd'hui est limitée. Adieu Mont-Tendre, adieu chalet.



LE MONT-DE-BIÈRE

La Revue du dimanche. - 31 mars 1940

Si la commune de Bière possède les Prés-de-Bière, sur le versant nord du Marchairuz, elle est également propriétaire du Mont-de-Bière, un alpage tout comme les Prés, situé sur la chaîne qui s'allonge du Marchairuz au Mont-Tendre. Le point culminant atteint l'altitude de 1520 m. À vrai dire, le Mont-de-Bière ne réalise pas une sommité nettement caractérisée comme chacune des croupes du Mont-Tendre, car il consiste en un ensemble de crêtes séparées par des vallonnements plus ou moins accentués.

Les touristes qui le fréquentent, s'arrêtent d'habitude à la marge d'un plateau irrégulier terminé par un modeste escarpement qui offre un abri précieux contre le joran qui volontiers en ces lieux exposés, promène ses souffles réfrigérants. L'orientation générale est à l'est, aussi de ce point jouit-on d'une vue intéressante sur les Alpes, une partie du Léman et de la région de La Côte. Toutefois, le tableau n'est pas comparable à celui qui s'étend tout autour du Mont-Tendre ou de la Dent-de-Vaulion. Mais tout modeste qu'il soit, il n'est pas dépourvu de charme et nombreux sont les promeneurs qui, de temps à autre, viennent l'admirer. La vue locale est bornée : du pâturage, des bois de sapins à la teinte sévère, les croupes nues du Cunay.

La forêt accède au point culminant, mais le touriste remarquera sa faible densité moyenne. D'une manière générale, les arbres sont espacés et de dimensions modestes. C'est que, jadis, le charbonnage doit avoir passé par-là, comme un peu partout dans le Jura, dans le but d'alimenter en charbon de bois les établissements sidérurgiques existant dans la contrée à une époque depuis longtemps révolue. Et la forêt actuelle est le «re-crû», soit l'ensemble des arbres qui ont repris possession du sol depuis la destruction de l'ancienne forêt. Il observera aussi l'extrême rareté du hêtre, surtout sur le versant nord, car si les conifères reprennent assez vite pied sur un terrain déforesté à cause de leurs graines ailées aisément transportées par le vent, il n'en va pas de même pour le hêtre, sur les faines duquel le vent n'a pas de prise. Du reste, l'absence presque complète du hêtre sur le vaste plateau qui s'étend au pied nord de la chaîne du Mont-Tendre, s'explique par les anciens déboisements.

Le promeneur se rendra compte aussi de la nature terriblement pierreuse des lieux, ainsi que de la très faible hauteur du gazon. Un peu partout, la pierraille affleure, conséquence de la dessiccation du sol, succédant au déboisement et si nous avons affaire à de la roche délitée en menus morceaux, ce n'est pas tellement le gel hivernal qui en est responsable, mais plutôt la «fracturation» des bancs calcaires par les forces orogéniques qui ont présidé à leurs soulèvements et plissements.

Cependant, si pierreux soit-il, ce sol n'est point ingrat ; il produit une herbe courte, c'est vrai, mais très substantielle et qui nourrit fort bien le bétail alpent en la saison estivale. Parmi les végétaux qui la composent, on remarque de nombreux pieds du plantain des montagnes, une plante dont les organes renferment une notable proportion de chaux puisée dans le sol calcaire où elle est enracinée. Et l'on saisit aussitôt que le jeune bétail qui s'en nourrit, est à même d'ossifier solidement son squelette.

Un peu partout dans la pierraille, fleurit en sociétés nombreuses, la délicate campanule naine, aux fleurs d'azur clair. Une plante jolie comme tout qui, de ses pieds innombrables, couvre parfois des m², les transformant en un tapis couleur de ciel. On reste confondu devant la toute-puissance de ce sol nourricier, en apparence stérile, mais qui a le pouvoir de donner la vie à des créatures d'un charme exquis.

À propos des coulées d'éboulis qui s'étendent au pied des parois de rochers, bien des gens se demandent comment il se fait que des plantes puissent se fixer et vivre sur ces champs de pierres brûlés du soleil et d'apparence stérile. Pas si secs qu'on ne se l'imagine, ces éboulis, car dès que l'on creuse à l'intérieur, de 20 à 30 cm, on y trouve de l'humidité ainsi que de la terre amenée par le ruissellement des eaux de pluie à la surface des parois rocheuses qui les dominent ou déposée par le vent.

Un buissonnement très dispersé constelle les pentes, les crêtes du Mont-de-Bière. L'alisier nain, espèce de sorbier, en est le constituant le plus répandu. Un peu partout, vous le voyez émerger des crevasses rocheuses ou des parcelles pierreuses. L'automne venu, il se pare de la multitude de ses fruits allongés d'un rouge écarlate,

appelés chez nous canettes. Le terme n'est pas mal trouvé, petite cruche, et le fruit de notre alisier rappelle tout à fait par sa forme une petite cruche. Mais voyez d'autre part, comme de nouveaux noms naissent dans le langage populaire. Actuellement, l'arbrisseau est qualifié de canetier, terme qui était inconnu dans la contrée, il y a 50 ans. D'autres, par contre, disparaissent. C'est ainsi que l'on ne parle plus d'ambroches mais exclusivement de myrtilles.

Notre beau daphné, qui de ses fleurs carmin au parfum capiteux, constelle les gazons de la région du Marchairuz et que des gens déraisonnables cueillent avec tant d'impudeur, ignore le Mont-de-Bière. Mais patience, il y prendra bien pied un jour. En effet, ses fruits sont visqueux et s'attachent aux pieds des animaux, aux chaussures des humains et sont ainsi transportés au loin. La plante n'est-elle pas signalée au Mont-Tendre et ailleurs, très en dehors de son aire générale d'extension ?

Si les surfaces lapiaisées, soit les «mauvais lieux», ne sont pas abondants au Mont-de-Bière, il en va autrement dans son voisinage. À l'est, en effet, s'étend une vaste dépression, le Creux d'Enfer, où tout n'est que trous, laisines traîtresses, dalles lisses ou moussues, quoi, un vrai chaos peuplé d'arbres à la silhouette volontiers contournée, de buissons touffus et enchevêtrés, dont ma foi, la traversée n'est rien moins qu'aisée ; ce qui faisait dire à quelqu'un : «non, je n'y mènerais pas ma belle-mère, quand même elle n'est rien tant commode.»

En 1894, dans la région du Mont-de-Bière, du menu bétail fut dévoré par un carnassier dont l'imagination populaire fit tout de suite un loup. Comme on supposait qu'il gîtait dans le Creux d'Enfer, une battue fut organisée afin de le cerner dans son repaire et de mettre un terme à ses méfaits. De tous les côtés, des chasseurs improvisés accoururent ; mais le résultat fut nul et le «fauve», comme on l'appelait, échappa à la poursuite. Cependant, d'innombrables coups de fusil furent tirés et il est vraiment miraculeux que personne ne fût touché. En fin de compte, la plupart des participants refluèrent sur le Marchairuz d'où maints d'entre eux regagnèrent leur logis avec des «charges» plus ou moins lourdes. Feu le D^r Bourget, qui avait assisté à la battue à titre de spectateur, en narra les épisodes les plus saillants dans un article fort spirituel paru peu après dans la *Revue du Dimanche*⁴.

Ce Mont-de-Bière, comment l'atteindre ? Les Combiens, que les sentiers battus ne tentent pas,

y parviennent à travers bois et pâturages, au gré de leur fantaisie. Quant au touriste «d'en bas», il fera bien de gagner le Marchairuz et de là, à travers le Pré-d'Aubonne, un bon chemin l'amènera au bas du Mont-de-Bière, dans une jolie combe verdoyante au milieu de laquelle s'élève le chalet, dit Mont-Derrière. De là, un méchant et rapide chemin, semé de cailloux, le conduira au chalet supérieur, soit le Mont-Devant, situé au point culminant.

Et puis, quelle voie prendre pour retrouver la civilisation ? Un sentier file au vent et descendant à travers le Pré-d'Aubonne, atteint la citerne du Couloir à la Roche-d'Aubonne, puis la route du Marchairuz toute proche. Mais il est peu marqué, au début du moins, et le non initié aura bien des chances d'errer à travers les «mauvais lieux» du Pré-d'Aubonne. S'il est pressé, il pestera contre le sort qui l'a conduit en ces coins maudits ; s'il ne l'est pas, au contraire, il bénira la chance qui le met en contact avec le relief tourmenté du paysage et une fois de plus, il se convaincra qu'en certaines parties du Jura, la Nature s'est fait comme un malin plaisir de semer mille embûches au passage de l'homme.

Mais il est aisé de descendre tout droit sur la plaine, en obliquant toutefois un peu à gauche. Un mur à escalader, un couloir entre deux rochers et vous voilà sur la Foirausaz, le beau domaine de Bière, dont la partie supérieure boisée a été isolée du pâturage par une clôture en fils de fer, non barbelés heureusement. Procédé intelligent, grâce auquel les jeunes brins issus de semence, échappant au piétinement du bétail, toutes sont à même de se développer en sécurité. La descente en bas la Foirausaz est un peu rapide, au début du moins, mais cela n'est pas pour effrayer le touriste qui arrivera à coup sûr dans la combe inférieure où passe la grande route conduisant à Bière.

Vous qui aimez les coins tranquilles que la Nature orne de ses gazons fleuris, de ses sombres forêts, d'où l'on peut en même temps promener ses regards sur le pays aimé, eh bien ! allez donc une fois au Mont-de-Bière, vous ne serez pas déçus.

SAM. AUBERT.

⁴ Voir «une chasse au fauve en 1894», p. 312.



Carte IGN de 1785. On y voit la nouvelle route du Marchairuz construite en 1770, et l'alpage du Mont de Berre, naturellement du Mont de Bière, terme déformé par les cartographes de Louis XVI. Rares sont les chalets de l'époque où se réalisait cette superbe carte, présentant la même physionomie. La plupart d'entre eux, suite surtout à des incendies, a été reconstruite.

Reprenant nos classiques, nous découvrons les propos suivants concernant le chalet du Mont-de-Bière-Devant :

Le dernier élément marquant trouvé au XVIIIe siècle dans les Archives de la commune de Bière concerne le chalet du Mont-de-Bière-Devant, construit ou reconstruit en 1792 selon le procès-verbal de taxation des immeubles de 1837 qui lui donne 45 ans. L'analyse dendrochronologique réalisée en 1995 permet de préciser l'abattage des bois à l'année 1789. Cette datation est confirmée par le registre du Conseil en date du 15 juillet 1790 lors de l'émission de la mise de bois concernant si parcelles « à l'occident en vent du Chalet Neuf pour decrombrer la place et la réduire en paturage le plutôt possible le 15 juillet 1790¹.

Le terme Chalet Neuf nous interpelle. Il ne peut s'agir d'un chalet qui n'est pas encore construit. Et situer des forêts à occident en vent du dit Chalet Neuf, ne nous permet pas trop de positionner celui-ci.

Quant au chalet reconstruit en 1792, c'est celui que nous pouvons encore découvrir aujourd'hui, qui a donc une existence de plus de deux siècles.

¹ Daniel Glauser, Chalets d'alpage, Favre 2012, texte à gauche de l'illustration 29.